

NOTRE GUERRE

DE LA MÊME AUTEURE

Louis David. Peintre et conventionnel, Éditions sociales internationales, 1936.

Die französische Malerei Von den Anfängen zum Impressionismus, Sarrebruck, Club der Buchfreunde, 1949.

Vu et entendu en Yougoslavie, Deux-Rives, 1950.

Les Nabis et leur époque, 1888-1900, P. Cailler, 1954.

Gaston Diehl – Henri Matisse, P. Tisné, 1954.

La Sculpture contemporaine au Musée national d'art moderne de Paris, A. Morancé, 1954.

Bonnard, Vuillard et les Nabis, 1888-1903, catalogue d'exposition, Éditions des Musées nationaux, 1955.

Henri Matisse, dessins, Hazan, 1956.

Jean-Jacques Morvan (photos de Guy Belleval), R. Kister, 1962.

AGNÈS HUMBERT

NOTRE GUERRE

Journal de résistance
1940-1945

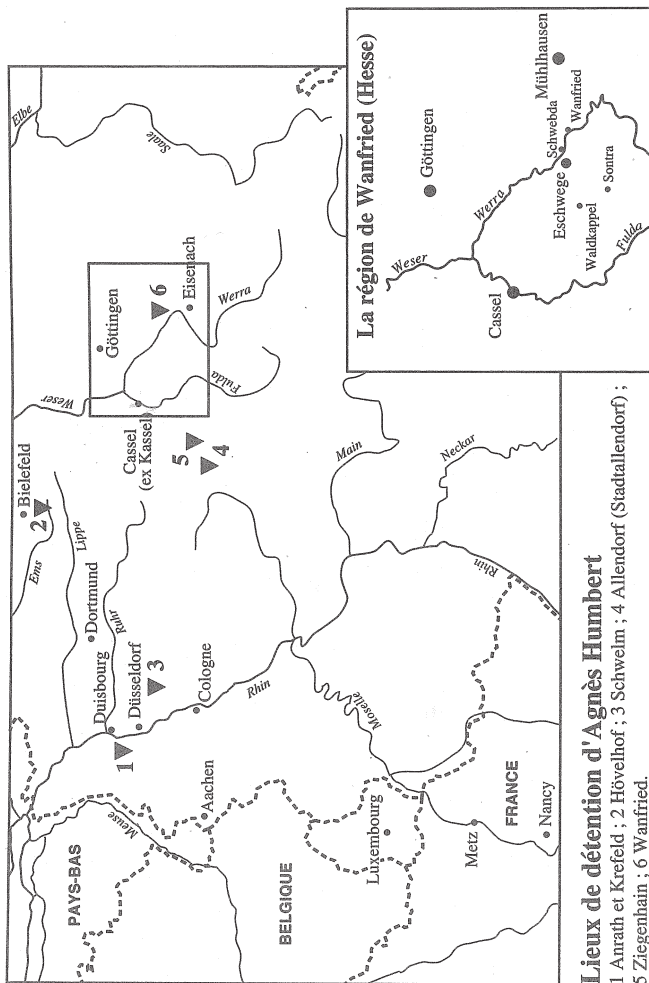
Préface d'Antoine Sabbagh

TEXTO

Texte est une collection des éditions Tallandier

Pour la préface : *Notre guerre*, préface d'Antoine Sabbagh,
© Éditions Points, 2010

© Éditions Tallandier, 2004 et 2026 pour la présente édition
7, cité Paradis – 75010 Paris
www.tallandier.com



Préface

par Antoine Sabbagh

Sur la photographie de couverture prise en 1921, Agnès Humbert a vingt-cinq ans. Elle est en vacances à Ploumanach, dans les Côtes du Nord (aujourd'hui Côtes-d'Armor). Mère de deux enfants, Jean, l'aîné, à côté d'elle, et Pierre, le cadet, elle est mariée depuis cinq ans à Georges Sabbagh, un peintre égyptien devenu l'élève de Maurice Denis. Agnès Humbert l'a rencontré pendant la guerre. Elle finissait alors des études d'aquarelliste et fréquentait comme lui l'atelier du pastelliste Levy-Dhurmer. Ses parents ne se sont opposés ni à ses études d'art ni à son mariage. La mère d'Agnès, Mabel Rooke, est anglaise, elle est écrivain et vit en France. Son père, le sénateur Charles Humbert, est une des personnalités politiques en vue de l'époque. Sénateur de Verdun, secrétaire général puis propriétaire du *Journal* en 1915, il s'est taillé une solide réputation d'ultra patriote en réclamant le réarmement du pays. Sa défense de l'armée et des industries d'armement lui a également permis de faire de fructueuses affaires. Riche et célèbre, le sénateur Humbert, adversaire de Poincaré, a été mis en cause dans le procès d'espionnage de Bolo Pacha. Arrêté, jugé en haute cour en 1918 puis acquitté, il a renoncé à sa carrière politique en 1920. Dans cet immédiat après-guerre, sa fille Agnès vit

la vie bohème et aisée des jeunes artistes à succès de l'époque. Elle expose aux galeries Weil et Druet en compagnie de son mari et illustre des histoires pour enfants dans le journal *Les Petits Bonhommes*. Sous le nom d'Agnès Sabert, elle expose également, selon la revue *Europe nouvelle*, « d'amusantes séries d'images aquarellées qui sont de spirituels tableautins pleins de bonne humeur et de gaieté narquoise »...

Quinze ans plus tard, au moment où le Front populaire remporte les élections, la jeune artiste de l'après-guerre s'est métamorphosée en une intellectuelle engagée très éloignée de son milieu d'origine. En 1928, elle a repris des études d'histoire de l'art à l'école du Louvre, de philosophie et d'ethnologie à La Sorbonne, où elle a suivi les cours de Marcel Mauss. En 1934, lassée d'attendre le retour d'un mari parti peindre un peu trop longtemps les bords du Nil, elle quitte l'appartement familial avec ses enfants et demande le divorce. C'est à ce moment qu'elle se met à fréquenter les cercles intellectuels, en effervescence depuis la journée du 6 février 1934 et la crainte que suscite la menace fasciste en France. L'année de la victoire de la gauche, Agnès Humbert publie une étude d'histoire de l'art sur *Louis David, peintre et conventionnel*. C'est, selon le titre, un « essai d'analyse marxiste », un « effort pour préciser du point de vue du matérialisme historique même les origines du pouvoir émotif d'une œuvre... » explique-t-elle. Le livre, publié aux Éditions sociales internationales, une des maisons d'édition du parti communiste, est salué comme un essai novateur par la revue *Europe*, alors dirigée par Jean Cassou.

Portée par la vague du Front populaire, Agnès Humbert participe à de nombreux groupes antifascistes : elle est membre de l'Union des intellectuels français contre le fascisme et la guerre, secrétaire scientifique de l'Association

pour l'étude de la culture soviétique, conférencière pour l'université ouvrière. Elle est également critique d'art pour *La Vie ouvrière*, le journal de la CGT. En 1937, elle est attachée de recherche au musée des Arts et Traditions populaires, que Paul Rivet vient de créer avec Georges-Henri Rivière. Le musée, détaché du musée de l'Homme, est installé lui aussi au Palais de Chaillot, au Trocadéro. Agnès Humbert est la plus proche collaboratrice du directeur, Georges-Henri Rivière. C'est à elle qu'il a demandé d'élaborer un plan de préfiguration du musée qui sera présenté à l'été 1937, à l'occasion de l'inauguration du Congrès du folklore. Agnès Humbert prévoit des salles consacrées aux traditions paysannes et artisanales, une salle est dédiée au monde ouvrier, une autre à la mine, une, enfin, aux savoirs populaires. Rivière biffe le plan original, supprime les références explicites à la culture ouvrière pour se concentrer sur la description du monde paysan... À cette époque, l'ethnologie française est à la croisée des chemins. Entre l'exaltation du peuple, du sol, de la « race », vantés par les nazis, et la célébration des héros du peuple ouvrier et paysan, sur le modèle soviétique, la route est étroite.

Agnès Humbert participe en 1938 aux premières grandes enquêtes du musée, consacrées aux régions de France. Elle recense par exemple les techniques de fabrication du pain en Sologne. Mais ce qui l'intéresse bien plus, à titre privé, c'est l'éducation populaire, l'art pour tous. Elle réalise pour Radio Paris des conférences d'histoire de l'art, guide des visites ouvrières dans les grands musées. Sans avoir formellement adhéré au parti communiste, elle se dit communiste de cœur et d'esprit.

En août 1939, elle part faire un voyage d'étude en URSS, rencontre les équipes scientifiques des musées de Moscou, Leningrad et Kiev. À son retour, plus que la déclaration

de guerre, c'est la signature du pacte germano-soviétique, le 23 août 1939, qui est un choc pour elle comme pour le plus proche de ses amis, le philosophe Georges Friedmann. Deux semaines après le début de la guerre, conformément au pacte, la partie orientale de la Pologne est envahie par l'Armée rouge. En accord avec Friedmann, alors mobilisé, Agnès Humbert tente d'entrer en contact avec Romain Rolland : « Cher Romain Rolland, excusez-moi, écrit-elle, de débiter ma lettre par "cher Romain Rolland", je sens que je ne pourrais jamais vous écrire "monsieur", comme exige la politesse lorsqu'on écrit à quelqu'un qui ne vous connaît pas... Vous imaginez notre état d'esprit à tous devant l'agression atroce de la Pologne par l'URSS... Je vous supplie d'écrire à Francis Jourdain¹, au docteur Henri Wallon², et de tenter de secouer leur conscience, leur cœur, leur raison. »

La réponse de Romain Rolland est perdue mais ces quelques mots en disent long à la fois sur le désarroi des intellectuels antifascistes au début de la guerre mais aussi sur l'impérieuse nécessité de se regrouper au moment où les fraternités passées semblent se déchirer. En quelques phrases, Agnès Humbert a aussi défini ce qu'est l'engagement politique pour elle, une affaire de morale, de cœur, de raison.

C'est cette même volonté d'agir, de tisser des liens qui l'animent au lendemain de la débâcle.

Le journal qu'elle tient à partir de 1940 jusqu'en avril 1941, date de son arrestation, retrace la panique de l'exode et, dès le mois d'août, la radicale transformation de

1. Peintre, membre de l'association des écrivains et artistes révolutionnaires.

2. Psychologue spécialiste de l'enfant.

Paris vivant déjà sous la croix gammée. Loin d'être à l'écart des convulsions du pays, les deux musées de Chaillot – le musée de l'Homme et celui des Arts et Traditions populaires –, sont au contraire les lieux où s'amorce à grande vitesse le virage de la pensée occupée. Il y a les transformations insidieuses des bibliothèques, la mise en valeur des ethnologues allemands et du pseudo théoricien raciste Georges Montandon. Mais dans le même temps, et c'est ce que relate le récit d'Agnès Humbert, il y a la réaction pionnière des intellectuels du musée. Malgré le choc de la défaite, vécu comme une maladie ou un formidable coup de vieux, la volonté d'agir, comme dans les luttes antifascistes d'avant-guerre, est intacte. Presque simultanément, deux noyaux premiers se forment. Dès la fin juin au musée de l'Homme, autour de Boris Vildé, Anatole Lewitsky et d'Yvonne Oddon ; en août au musée des Arts et Traditions populaires, autour de Jean Cassou, Agnès Humbert, Marcel Abraham, Claude Aveline, Christiane Desroches, Suzanne Martin-Chauffier, Jean et Colette Duval, les frères Émile-Paul.

Les proches de Jean Cassou choisissent comme nom « cercle Alain Fournier » ou encore « Français libres de France ». Les deux groupes se rejoignent à partir de septembre. Viennent ensuite s'agglomérer une multitude de petites cellules à Paris et en province qui forment dès la fin 1940 ce que Germaine Tillion baptisera au lendemain de la guerre le « réseau du musée de l'Homme ».

Pour ces pionniers de la résistance, il s'agit d'abord de collecter des renseignements, de faciliter l'évasion des prisonniers de guerre, de développer la propagande contre l'occupant. Tous sont gens de l'écrit et la première forme d'action sera donc la publication d'un journal.

Intitulé *Résistance*, le journal – quatre pages dactylographiées, ronéotypées à cinq cents exemplaires – est rédigé par Cassou, Aveline, Abraham et Agnès Humbert. Il est distribué en cachette, envoyé par la poste à des personnes sûres. Le premier numéro date du 15 décembre 1940 :

Résister ! C'est le cri qui sort de votre cœur à tous, dans la détresse où nous a laissés le désastre de la patrie. C'est le cri de vous tous qui ne vous résignez pas, de vous tous qui voulez faire votre devoir. Vous vous sentez isolés et désarmés et dans le chaos des idées, des opinions et des systèmes, vous cherchez où est votre devoir. Résister, c'est déjà garder son cœur et son cerveau. Mais c'est surtout agir, faire quelque chose qui se traduise en faits positifs, en actes raisonnés et utiles. Beaucoup ont essayé, et se sont découragés en se voyant impuissants. D'autres se sont groupés. Mais souvent leurs groupes se sont trouvés à leur tour isolés et impuissants. Patiemment, difficilement, nous les avons cherchés et réunis. Ils sont déjà nombreux (plus d'une armée pour Paris seulement), les hommes ardents et résolus qui ont compris que l'organisation de leur effort était nécessaire, et qu'il leur fallait une méthode, une discipline, des chefs...

Il y aura en tout cinq numéros avant la fin mars 1941, date des premières arrestations. Comme tous les groupes de résistance qui suivront, le « réseau du Musée de l'homme » est démantelé à la suite d'une trahison. Arrêtés très tôt mais jugés plus d'un an après, en février 1942, au moment où la résistance et l'occupation ont changé de nature, le groupe du musée de l'Homme subit de plein fouet une répression que ses membres n'imaginaient sans doute pas.

À distance, ce qui frappe à la lecture de *Notre guerre*, c'est l'étonnante atmosphère de cette première résistance, faite d'impréparation, d'enthousiasme, d'imprudence extrême.

On noue des contacts parfois sur le seul souvenir de discussions partagées dans un avant-guerre pourtant bien lointain. Impressionnantes aussi l'audace, l'imagination toute juvénile de ces pionniers qui écrivent « Vive de Gaulle » sur les billets de banque, ou à l'arrière des camions allemands et affirment sérieusement qu'ils ont déjà une armée autour de Paris...

Ce récit met également en lumière le fonctionnement d'un groupe où chacun se vouvoie, comme c'est la mode à l'époque, mais où l'expérience nouvelle de l'action clandestine et la solitude vécue en commun renforcent les liens de façon extrême. La tension, la conscience du danger toujours bravé conduisent ces intellectuels si sérieux à retrouver un humour de potaches : « 22 v'là les Fritz » lance ainsi rituellement Pierre Brossolette lors des réunions de la rue Monsieur-le-Prince. Les plaisanteries, les fous rires, jusqu'au moment du verdict, tout indique un compagnonnage sans égal. À l'intérieur du groupe, pas forcément de procédures démocratiques ; l'ascendant de Boris Vildé s'est presque immédiatement imposé. Le rôle de chacun est défini. La place qu'Agnès Humbert s'est assignée, celle de « lapin de couloir », de recruteur, est largement marquée par l'auto-dépréciation. L'époque et la Résistance font la part belle aux hommes, les femmes s'y vivent en secondes – dactylos, agents de liaison... –, très en dessous de l'action véritable de celle qui, comme les autres femmes du groupe, eut des responsabilités de premier plan.

Son arrestation, le 15 avril 1941, marque la fin de la première période de *Notre guerre*.

Le journal tenu pendant les premiers mois de guerre a probablement été caché – ainsi d'ailleurs que le fichier de *Résistance* – sous le tapis, entre deux marches d'escalier, à son domicile, au 10 rue Barrault, dans le 13^e arrondissement.

Et rétrospectivement, on imagine les conséquences de sa découverte par les nazis...

Arrêtée, transférée à la prison du Cherche-Midi puis à Fresnes et à la Santé, Agnès Humbert découvre la dureté de l'encellulement, l'isolement, l'attente. Pendant des mois, mis à part les rares contacts avec les détenus, dont Honoré d'Estienne d'Orves, elle fait l'expérience d'un retrait total du monde, pas un livre, rien pour écrire. Ce n'est qu'en février 1942, quelques jours avant le début de son procès, que Jean et Colette Duval lui font parvenir, enveloppé dans du linge, les œuvres complètes de Descartes, un petit livre vert dans lequel elle note au crayon, quelques réflexions.

Au dos de la couverture, comme une adresse : « Agnès Humbert, prison de Fresnes, cellule 70/3. »

Au début du volume, souligné, un passage du *Discours de la méthode* :

Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde, et généralement de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées...

En marge, elle ajoute :

Souligné le 11 février 1942, jour où le procureur a demandé ma peine... 5 ans de réclusion. La prévention de 10 mois ne comptant pas.

Le 17 février, sur la dernière page vierge, elle note :

Nous sommes tous sortis en riant, comme d'une conférence ou même d'un examen, discutant le coup. Cependant nous savons ! Boris, Pierre et les autres hommes savent ce qui les attend. Tout paraît irréel. Il y a eu, dit-on, encore un

abominable attentat, assassinat individuel à Paris hier. Nos amis seront-ils otages ? Nous vivons hors du temps et de la réalité. Comme dans une queue nous comptons à partir de qui commençaient les condamnations à mort. Pierre examinait en riant les lignes de vie. Se souvenir du calme de Vildé. Ses soins pour chacun de nous, son inquiétude de la situation matérielle de Maman... Son sourire si simplement courageux : « Il y aura du travail après. »

De février 1943 à avril 1945, Agnès Humbert, déportée avec Yvonne Oddon en Allemagne, subit jour après jour la vie des travailleurs esclaves du bagne-usine d'Anrath. Mélangés aux droits communs, privés de tout, les déportés politiques sont épuisés par le travail dans les usines de soie artificielle. Pendant ces trois années, Agnès Humbert n'écrit pas, mais les faits, les images, les personnes sont définitivement enregistrées :

Mes souvenirs sont si clairs, note-t-elle en 1945, que je peux les écrire en suivant un ordre rigoureux.

La description de la brutalité nazie, de la vie animale des prisonniers esclaves, ne l'empêche pourtant pas de voir les éclats d'humanité, les mouvements de solidarité entre inconnues, politiques bien sûr, mais aussi entre droits communs et politiques, entre voleuses, prostituées et intellectuelles qui composent ce « lamentable troupeau »...

Sans jamais se départir de l'autodérision qui la caractérise, elle décrit, moqueuse, la dégradation physique qu'elle subit à vitesse accélérée :

Vers treize heures, on nous dit de nous préparer... On nous fait marcher au milieu de la rue, comme des soldats... Nous

passons devant une boutique de mode, il y a une grande glace, je m'y vois. Cette vieille paysanne qui boite, chaussée de godillots ridicules, coiffée d'une manière grotesque, c'est moi... Je dois lever ma main droite pour me convaincre que cette image que le miroir me présente est bien la mienne... Oui, la vieille, c'est moi, puisque la vieille là-bas dans la glace de la modiste lève la main droite... Comme je le fais... Mon aspect est donc pareil à celui de toutes ces femmes, aussi minables, miséreux... Lorsqu'une nouvelle arrive, le grand sport est de me faire déshabiller pour lui montrer ce que l'usine Phrix fait d'une femme en six mois ! Lorsque je suis à poil, les copines ne me surnomment plus la marquise de Poubelle mais Gandhi... mon extrême maigreur justifie ce surnom...

À l'inverse, aux pires moments de l'hiver 1943, l'historienne d'art ne peut s'empêcher de remarquer les visages qui tranchent sur fond de prison :

Henriette et moi admirons une fille allemande que nous avons baptisée « Minerve », c'est la pure beauté grecque... Erika ressemble à une bouquetière de l'époque Louis XV, Elsa Mauwinkle, elle, ressemble à un Rubens...

Dans ce monde à côté du monde et pourtant relié à la vie normale, les nouvelles arrivent, quelques lettres, « toute sorte d'événements si lointains que je les ressens comme au travers d'un épais brouillard. Est-ce un brouillard d'indifférence ? J'en ai bien peur ! Je me souviens encore de ma première nuit "au Cherche-Midi". Ici repose Agnès Humbert, décédée le 15 avril 1941. Au fond, ce n'est pas si bête que cela ; cette épitaphe que je lisais dans mon demi-sommeil répond à la vérité. Une partie de moi, la partie sentimentale,

douce, aimable, est morte ce jour-là. Je ne pourrai jamais plus être la même ».

Après dix-huit mois passés dans les usines du bain de Wanfried, Agnès Humbert est déplacée cinq fois au gré des besoins de main-d'œuvre. Au début du mois d'avril 1945, elle est à Wanfried, petit village de Hesse, au moment de l'arrivée des Américains. Dans l'atmosphère panique de la Libération, alors que les scènes de pillage se multiplient, elle décide de se mettre au service de l'armée américaine pour tenter d'assurer le ravitaillement des prisonniers mais aussi de la population civile. Ce travail social au contact des habitants lui permet en même temps de contribuer à l'épuration de la région en établissant pour le renseignement militaire allié des fiches personnelles sur les anciens nazis. Avec la Libération, elle peut enfin reprendre son journal ; le ton du récit change, les notations très précises, au jour le jour, indiquent qu'avec la liberté retrouvée elle a pu recommencer à écrire.

Dès son retour en France, en juin 1945, elle entreprend la rédaction de ses Mémoires. À l'origine du livre *Notre guerre*, il y a ainsi le journal clandestin tenu en 1940-1941 qu'elle a dû retrouver en revenant à Paris. Ces cinquante premières pages servent de matrice au reste du récit qu'elle consigne ensuite, pour la période de prison et de déportation, sur le même mode du journal. Les notes prises à Wanfried prennent le relai jusqu'au départ d'Allemagne début juin.

Notre guerre a été publié pour la première fois en 1946. C'est presque par hasard qu'en octobre 2006, soixante ans après la première publication, le carnet tenu à Wanfried a été retrouvé.

Privée de la possibilité d'écrire pendant plus de trois ans, Agnès Humbert trouve dans le château de Wartburg

un petit carnet, cinq centimètres sur trois centimètres, sur lequel elle note au crayon les scènes dont elle est le témoin. La graphie, les lignes serrées, fiévreuses, rendent compte du bonheur retrouvé d'écrire après trois ans de privation. Le reportage très exact de la Libération de Wanfried brosse sur le vif les troubles de la petite ville commotionnée par la fin de la guerre. Le manuscrit a pour l'essentiel été repris dans la dernière partie de *Notre guerre*, mais l'examen précis du document révèle aussi le travail d'épure et de lissage de la rédaction finale, une fois revenue en France. L'effet de loupe sur les quelques jours de la Libération a été singulièrement estompé, plus de trace des exécutions de nazis, plus de trace surtout de la peur panique qui s'est emparée des femmes de la ville à l'annonce de l'arrivée des troupes américaines. Dans ses notes, Agnès Humbert avait ainsi noté ce moment bouleversant du basculement vers la liberté :

Après quatre ans de vie végétative au point de vue intellectuel, tant d'émotions, tant de responsabilités, tant de problèmes à résoudre, c'est vraiment un peu trop soudain, l'acclimatation doit se faire entre notre mentalité de bagnardes – « un stuck » – et celle d'une femme libre qui fait tout son possible pour aider si peu que ce soit à la réorganisation générale dans cet inextricable chaos... Mais voici un autre problème qui se pose. Les Allemandes dont beaucoup sont fort jolies commencent, des fenêtres, à héler les Américains. Nous sommes en tout à Wartburg soixante prisonnières car beaucoup des partantes de lundi soir sont revenues... Les Américains entrent dans la grande salle par bandes de trois ou quatre. Madeleine et moi leur faisons les honneurs mais nous savons parfaitement ce qu'ils cherchent, ce que les Allemandes offrent déjà ; des soldats montent dans les dortoirs ; tantôt ils seront ivres et Wasserburg sera un immense bordel. Pour le moment, tous ces magnifiques

garçons sont tout à fait doux, immenses nègres au regard enfantin, garçons au visage extrême-oriental, peau rouge ou nordique... Tous américanisés, tous venus ici pour délivrer le monde du nazisme. Nous les « tenons » encore, ils rient, mais tout à l'heure, mais cette nuit... Et la porte doit naturellement rester ouverte ! Un parachutiste me donne du mal, il est rond comme une bille et me déclare n'avoir peur de personne. Il veut une femme et en aura une. Je le raisonne cependant et tout en lui disant qu'il est un héros, je parviens à lui faire descendre l'escalier à reculons. Me voilà patronne de bordel maintenant !

La stupeur de la vie et de la liberté retrouvée se lit à chaque page :

Quelle atmosphère ! Contre-espionnage, mort, boisson, fumée, mangeaille, danse, accouplement, car il n'est pas question d'amour ! c'est quelque chose de primitif qui remonte aux plus bas instincts humains... La vie trépidante, bestiale où l'imprévu seul est vraisemblable.

Tout aussi surprenantes, les premières et immédiates désillusions du retour à la paix. Dans *Notre guerre*, Agnès Humbert raconte ainsi le premier contact, le 26 avril, avec les forces françaises en Allemagne :

Sur la place de Wanfried, une voiture militaire stoppe devant moi. Nos couleurs sont peintes sur la portière, une croix de Lorraine dessinée sur la partie blanche... je m'avance, souriante, heureuse. Un lieutenant-colonel se penche et, sans salutation d'aucune sorte me crie : « Il y a combien de kilomètres d'ici à... » (Ici le nom d'une ville que j'ignore.) Il me parle français et je porte comme nous toutes, assez agressivement, nos couleurs au revers de ma veste. Je m'excuse

de ne pas être en mesure de le renseigner... Le colonel me répond dans un grognement sourd : « Alors, vous ne savez rien... non ? », jetant l'ordre sec à son chauffeur de continuer sa route. C'est le premier Français libre que je vois, je l'attends depuis quatre ans...

Mais dans le manuscrit, voici la scène :

Devant la mairie cette auto portant notre drapeau et la croix de Lorraine. La première que je vois. Le lieutenant-colonel parle avec une intonation d'officier boche... mon dégoût, mon découragement... Une balle dans la tête nous attend, et quoi ? pour rien... Nous jurons de nous reposer, de laisser tout tomber. Pour un peu j'irai jeter tous nos beaux rapports dactylographiés, listes des nazis, etc., au fond des cabinets. Et puis ce soir Pierre et Robert nous disent... et nous voilà à repédaler... on va encore essayer. Un nouveau capitaine est arrivé à Kelkoff. Il s'appelle Blumenthahl. Il sera peut-être moins bête. Il a 15 hommes avec lui. On pourra peut-être faire quelque chose... Et on remet ça... Il n'y a qu'une balle qui m'arrêtera ! Un jour on me protège avec une mitrailleuse sur la véranda. Le lendemain je n'ai plus rien. Tout est fou, fou, maintenant... ordre, contre-ordre. Conversation avec ce Robert M., le violoniste. Communiste. Il me dit la même chose que Saint-Georges. Il a été vidé trois fois de l'École de guerre parce que communiste... On l'a révoqué de l'école où il enseignait la musique... la question des noirs... Oh, démocratie !...

Probablement que je m'inscrirai au parti à mon retour. Je bondis de voir tant d'incohérence, tant de bêtise... Oh, quel travail à faire !

Plus la moindre trace de ce désarroi, ni d'ailleurs du futur engagement politique, dans la version finale. De même, les

dernières lignes de *Notre guerre* se lisent comme une promesse de lendemains qui chantent :

C'est pour cela que nous avons lutté, que nous lutterons encore, pour qu'un jour on ne doive plus s'exercer à la guerre !... J'en suis là de mes pensées profondes lorsque le chauffeur lève un coin de la bâche, y passe la tête et nous crie : « Debout, là-dedans, au jus... on est en France !... »

La fin du manuscrit de Wanfried révèle sur le moment une pensée intime très différente :

J'ai vu le cimetière juif d'Eschwege. Ce matin les nazis, les jeunes hitlériennes gardées par la police anti-nazie et deux Allemands récemment sortis d'un camp de concentration réparent les tombes juives. Ma plus belle émotion depuis cinq ans. Le soleil... La chaleur... mes remerciements à Landes. Les yeux brillants : « j'ai été heureux moi aussi de donner cet ordre », et j'ai répliqué : « Et moi de le voir exécuté ! » Nous rentrons... Je ne suis pas une lâche d'habitude mais aujourd'hui, j'ai peur !!

Trois ans après la guerre, Agnès Humbert revient en Allemagne pour témoigner au procès pour crimes de guerre intenté par les forces d'occupation britanniques aux dirigeants de la prison d'Anrath, au régime concentrationnaire où les femmes vivaient, expliquera-t-elle, un régime de terreur marqué par les suicides de détenues soumises, comme elle, au travail forcé et aux violences des gardiens comme du directeur.

Comme pour tous les déportés, le retour dans la France de 1945 n'a pas été simple. Après les compromissions du musée des Arts et Traditions populaires avec le régime de Vichy, Agnès Humbert refuse d'y travailler à nouveau. Elle

préfère rejoindre Jean Cassou au musée d'Art moderne. Contrairement à ce qu'elle s'était imaginé, l'adhésion au parti communiste ne lui semble plus d'actualité. Membre de l'association les Combattants de la liberté, elle reste comme ses camarades survivants du réseau fidèle à ses engagements progressistes. Mais, dans les violents débats idéologiques d'après-guerre, l'avant-garde des savants du musée s'éloigne peu à peu du modèle soviétique. Incarnation de la Résistance bien avant que le parti communiste n'entre dans la lutte, ces intellectuels antifascistes totalement indépendants des partis mais dont les actions ont précédé la lutte armée sont peu à peu plongés dans l'ombre à un moment où la brutale reprise en main des intellectuels en Union soviétique fait taire, en France comme ailleurs, toute possibilité de débat démocratique dans le parti et dans les milieux qui en sont proches.

Les antifascistes comme Cassou ou Humbert se tournent alors vers la Yougoslavie, double incarnation du modèle révolutionnaire et résistant. En 1948, la condamnation de Tito par le Komintern marginalise définitivement ces premiers résistants. Après plusieurs voyages scientifiques en Yougoslavie, Agnès Humbert ose publier « Vu et entendu en Yougoslavie », un vibrant plaidoyer pour le jeune régime autogestionnaire. La riposte ne se fait pas attendre. Dans une lettre de février 1950 à André Denis, Agnès Humbert écrit : « Depuis mon séjour en Yougoslavie, les communistes français ont renforcé – si cela est possible – leur lutte mensongère empreinte d'une mauvaise foi évidente. J'ai été fichue à la porte des combattants de la liberté. » Regroupés jusqu'à la fin de leur vie dans les Amitiés franco-yougoslaves, les antifascistes du musée de l'Homme retournent à leurs occupations.

PRÉFACE

Pour Agnès Humbert, ce sera un temps sans politique, consacré au musée et à l'art, jusqu'à sa disparition en 1963. « Tout est noté dans ma mémoire comme dans des calepins, écrivait-elle, tout se suit, je n'ai qu'à tourner lentement les pages. Presque chacune est illustrée d'une image barbare. Beaucoup de femmes, des milliers et des milliers de femmes ont vu les images que je vais décrire. Elles ont été, comme moi, de tout petits personnages qui animaient ces illustrations pour un "à-côté" de l'Histoire contemporaine. Mon témoignage sera un témoignage de plus parmi tant d'autres. Il n'aura qu'une qualité : la vérité, la vérité absolue. Mes camarades sont là, elles savent que les couleurs dont je me sers pour peindre sont volontairement moins vives que nature. Je l'ai préféré ainsi. »

Antoine Sabbagh

*À la mémoire de mes Camarades :
Boris VILDÉ
Anatole LEWITSKY
Pierre WALTER
Léon-Maurice NORDMANN
Georges ITHIER
Jules ANDRIEU
René SÉNÉCHAL
fusillés au mont Valérien le 23 février 1942.*

*Pierre BROSSOLETTE
mort volontairement le 22 mars 1944,
après avoir résisté trois jours aux tortures de la Gestapo,
sans avoir prononcé une seule parole pouvant compromettre ses
compagnons de lutte.*

*Émile MÜLLER
tué dans un bain hitlérien,
en juillet 1944 au cours d'un bombardement aérien.*

I

La fin de la Troisième République

Palais de Chaillot, Paris, ce 7 juin 1940.

Les bruits les plus contradictoires circulent, mais il semble que les Allemands avancent partout. Il ne s'agit, bien sûr, que d'avant-postes, de troupes motorisées, mais malgré les explications des journaux, de la radio, la situation me paraît terriblement grave. Au musée¹, la vie est devenue absolument sinistre. Les collections sont, pour la plupart évacuées. Il reste la bibliothèque. On vient de me donner l'ordre d'emballer les livres les plus précieux. Cette activité presque mécanique m'empêche de penser aux événements qui se bousculent... Paris se vide, on vit dans une atmosphère de panique, les gens ne semblent plus raisonner sainement. Tout à l'heure sur la place du Trocadéro, il y avait une vingtaine de personnes, le nez en l'air, qui regardaient fixement le ciel – on y voyait, disaient-elles, des parachutistes ! Se rendent-elles seulement compte de ce que c'est qu'un parachutiste ? J'ai de bons yeux, je n'ai vu que des hirondelles...

1. Musée national des Arts et Traditions populaires, palais de Chaillot.

Palais de Chaillot, Paris, ce 8 juin 1940.

Georges Friedmann est venu me voir au musée ce matin. Il m'a trouvée en train de terminer ma dernière caisse de livres, livres que j'emballerai de mauvais gré, car je sais très bien maintenant qu'ils ne peuvent plus être évacués. Friedmann n'a pas voulu me dire où se trouve actuellement sa formation. Il n'est pas difficile de comprendre qu'il s'agit d'un repli important. Il souffre profondément de la désagrégation de l'armée, des ordres et des contradictions qui pleuvent. Que peut un simple lieutenant, quand le désordre et l'incohérence priment partout du haut en bas de l'échelle ? Il est admirablement calme et cherche à me rassurer sans me leurrer. Il ne m'a pas caché que tout va très mal, cependant la résistance s'organise sur la Seine. Là, pense-t-il, les Allemands seront arrêtés pendant un temps... deux ou trois semaines au plus... et le flot envahisseur pourra être endigué sur la Loire. Il a confiance malgré tout, et sa confiance me gagne.

J'ai oublié d'aller déjeuner. Il est trois heures, je reste inactive dans mon bureau. De temps en temps je prends mon téléphone et demande les « Informations parlées ». Elles sont décevantes, contradictoires, bredouillantes. Les portes du palais de Chaillot sont fermées, le silence est mortel. Rien à faire qu'attendre.